

Des noirs sous un voile blanc Métissage et abolition tranquille de l'esclavage

Frank Mackey

Number 130, Summer 2017

Montréal inédit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mackey, F. (2017). Des noirs sous un voile blanc : métissage et abolition tranquille de l'esclavage. *Cap-aux-Diamants*, (130), 12–14.

DES NOIRS SOUS UN VOILE BLANC MÉTISSAGE ET ABOLITION TRANQUILLE DE L'ESCLAVAGE

par Frank Mackey

Joseph Archibalde Quéry, inventeur en 1917 de la crème de guimauve (*marshmallow fluff*), descendait d'un esclave québécois. Mais loin d'être noir comme son ancêtre, ce confiseur bostonnais, né à Montréal en 1873, était plutôt de la couleur de sa guimauve. De génération en génération, les Quéry sont passés du noir au blanc comme bien d'autres anciens Canadiens aux racines africaines. On chercherait en vain leurs descendants parmi les Noirs d'aujourd'hui. Le métissage – et le silence à son sujet –, ont ainsi contribué à voiler tout un pan de la présence noire au Québec.

LA FAMILLE DU DOREUR

Un cas frappant, celui de la famille Wright, facile à cerner en raison du petit nombre de ses descendants. Esclaves à Montréal, William Wright, anglophone protestant, et Catherine Guillet, francophone catholique, sont devenus libres vers 1803 à la faveur de l'abolition en douce de l'esclavage ici. Lui avait appartenu à James Dunlop, marchand loyaliste de la Virginie; elle, Haïtienne de naissance, avait été la propriété de l'artiste peintre François Malepart de Beau-court. Ils se sont mariés à l'église presbytérienne en 1806. John, dernier de leurs six enfants, né le 15 octobre 1823, un peu plus d'un an avant la mort de son père, est le seul à atteindre l'âge adulte. Devenu doreur, il pratique ce métier à Montréal, puis à Québec, où sa mère le suit et où elle meurt en 1862. Le 2 octobre 1865, John Wright épouse

JOHN WRIGHT,
GRAVEUR ET DOREUR,
FAIT DES CADRES DE TABLEAU ET DE MIROIR, DES
CORNICHES DE FENÊTRE, ETC., ETC.

Il dore les églises et les steamers, etc., argente les miroirs, répare et redore les cadres, monte et vernit les cartes; en un mot, il exécute toute sorte d'ouvrages avec expédition et dans le dernier goût, AU PLUS BAS PRIX POSSIBLE.

No. 7, Rue Saint-Jean, (en dehors.)
Québec, 24 novembre 1858. 219-12m-36

DEPARTEMENT
DES
TRAVAUX PUBLICS

Le doreur John Wright (1823-1908) offrait ses services aux gens de Québec dans les pages du journal *Le Courrier du Canada*, édition du 24 novembre 1858.

à Notre-Dame de Québec Anna Perrin, veuve Trudel, 27 ans, originaire de Saint-Stanislas-de-Champlain, mère de Lazare, quatre ans, et d'Hector, deux ans et demi. Voilà John Wright à 42 ans, devenu chef noir d'une famille blanche. Lui et Anna Perrin auront une fille, Marie Catherine Anna, en 1866, et ils partiront l'année suivante pour Ottawa, où naîtront six autres enfants. Vers 1884, nouveau départ, pour Toronto cette fois. Ne survivent au début du XX^e siècle que les parents et leur fille Marie Eugénie, née en 1879. John Wright, aveugle, s'éteint le 10 juillet 1908.

Marie Eugénie, fille catholique d'un Noir québécois, épousait en 1903 William Ernest Davies, Torontois blanc, anglophone, protestant. Ils ont eu quatre enfants. Le dernier-né, Paul Wright, bombardier dans l'Aviation royale canadienne, meurt à la guerre en 1945, à 21 ans. Sa sœur Audrey Eileen est décédée à 102 ans en 2013. Nul n'aurait cru, à les voir, que la moindre gouttelette de sang africain coulait dans leurs veines. Cas d'exception que cette famille? Mais non. Prenez le confiseur Quéry. Son aïeul, Jean-Baptiste Quéry de Sorel,

esclave émancipé en 1765, épouse en 1772 Madeleine Parenteau de Saint-Michel-d'Yamaska. Parmi leurs nombreux descendants, trois frères ont travaillé comme photographes pour le célèbre studio Notman de Montréal. L'aîné, Onésime, s'expatrie à Boston en 1882 – c'est le père du confiseur. George et Pierre Adélarde fondent le studio Quéry Frères dans les années 1880, et bouclent leurs carrières au XX^e siècle, l'un au journal *La Patrie*, l'autre à *La Presse*.

Autres exemples : John Trim, esclave affranchi en 1793, figure de proue parmi les Noirs de Montréal jusqu'à sa mort en 1833, épouse, en 1826, Flavie Deniger de Saint-Constant. Ils ont trois filles, qui prendront le nom de leurs maris, éclipsant celui de Trim. Leurs descendants québécois sont des « pures-laines », dirait-on, nommés Mallette, Aubin, Dion, Tinsley...

M^{me} Louis Dufour, née Angélique Démarin (1815-1898), fille d'un « nègre libre » de Saint-Eustache, se trouvera à Saint-Faustin parmi les pionnières des Hautes-Laurentides à l'ère du curé Labelle. Ses descendants sont des Dufour, Constan-



Aucune trace de ses ancêtres africains sur le visage de Paul Wright Davies (1923-1945), petit-fils de John Wright. (BAC, RG 24, Dossiers de service de la Deuxième Guerre mondiale, v. 25172, # 8464).

tineau, Jolicoeur, Laurence, Michaudville, Prévost.

Les fureteurs blancs qui se sont découverts des racines noires vous diront que lorsqu'ils ont voulu interroger la parenté à ce sujet, l'un refusait d'en parler, un autre niait ou ignorait tout, et un autre encore plaquait que le teint basané de grand'pa lui venait de son « sang indien ». Un silence analogue entourait les familles mixtes restées sans descendance, celle par exemple de Mary Ann



On ne penserait jamais qu'Audrey Eileen Davies (1910-2013), petite-fille de John Wright, descendait d'esclaves noirs. (necrologie.genealogiequebec.com).

Guilmartin, née esclave « mulâtre » en Géorgie vers 1858, et son mari Onésiphore Talbot, député libéral fédéral de Bellechasse de 1896 à 1911. Mariés à Québec en 1887, ils se séparent dès 1899. Leur fils unique, Lawrence Ernest, né en 1888, meurt célibataire en mars 1918, deux mois après sa mère. Et puis? Rien, sauf quelques bribes sans suite ces dernières années.

En 2003, Renée Gauthier publiait *Ces Robertson dit Robinson*, l'histoire de sa famille depuis James Robinson/Robertson, « nègre », et Marie Fortier, son épouse « de couleur », établis dans le comté d'Argenteuil dès 1804. C'était le début du dévoilement. D'autres Québécois seraient en mesure d'y contribuer. Ils le feront sûrement un de ces beaux jours.

DERRIÈRE LE VOILE : UNE ABOLITION TRANQUILLE

Si seulement François-Xavier Garneau (1809-1866) avait connu John Wright ou, mieux, sa mère! L'historien, originaire de Québec, commettait une bévue en 1846 en affirmant dans son *Histoire du Canada*, première version, que l'esclavage était une « plaie inconcuse sous notre ciel du Nord ». Catherine Guillet aurait pu lui faire un dessin. Garneau n'était pourtant pas de mauvaise foi. Il l'aurait été si, comme plusieurs prétendent, l'Angleterre avait mis fin à l'esclavage au Bas-Canada en 1834. Comment aurait-il pu ignorer un tel dénouement?

Documents à l'appui, Jacques Viger (1787-1858), premier maire de Montréal, réfutait Garneau sans le nommer, dans une plaquette intitulée *De l'esclavage en Canada* (1859). À noter que Viger, jeune, avait vécu au temps de l'esclavage, Garneau non. Cette pratique barbare n'existait plus ici en 1809 quand Garneau est né, et encore moins en 1834.

Pour comprendre, il faut remonter à 1803. L'esclavage agonise. Depuis dix ans, les tribunaux montréalais l'ont condamné à mort à coup de jugements



Sur ce monument dans le cimetière catholique de Lachine, en banlieue de Montréal, on retrouve les noms de descendants de John Trim : son petit-fils Charles Tinsley et l'épouse de ce dernier, Victoria Chartrand; leur fille Elizabeth Tinsley, ainsi que son mari Adolphe Mallette et trois de leurs filles avec leurs conjoints. (Photo de l'auteur).

adverses. Les maîtres ont appelé les parlementaires à l'aide. Ainsi en 1793, 1800 et 1801, l'Assemblée débattait de projets de loi qui, visant à surseoir à l'extinction de l'esclavage, proposaient une abolition lente, dite « graduelle ». Tous échouent. Enfin les maîtres cèdent. Leur déconfiture se voit dans l'ultime projet de loi sur l'esclavage, présenté le 1^{er} mars 1803, intitulé Bill pour lever tous doutes concernant l'esclavage dans cette Province, et pour d'autres objets :



Derrière ce mur de pierre, façade d'un édifice érigé dans les années 1850, rue McGill à Montréal, se trouve la propriété acquise en 1798 par l'ancien esclave John Trim. Il habita une maison sur ce site jusqu'à sa mort en 1833. (Photo de l'auteur).



Mary Ann Law Guilmartin, photographiée par William Notman, à Montréal, en 1877. Elle avait alors dix-huit ou dix-neuf ans. Dix ans plus tard, elle épousait, à Québec, Onésiphore-Ernest Talbot, agriculteur de Saint-Michel-de-Bellechasse. (Musée McCord, Montréal, II-45957).

« Ce Bill déclare qu'il n'y a point d'esclaves en Canada; et il pourroit seulement à des réglemens pour assurer aux voyageurs leurs esclaves ou à d'autres qui pourroient en amener en passant. » Le texte du projet de loi ne nous est pas parvenu, mais la revue québécoise *The*

British-American Register nous en révèle la portée. Elle présente aussi un exemple étonnant de négationnisme, préfigurant Garneau. C'est l'intervention en Chambre, le 7 mars, de Pierre-Amable De Bonne, député et juge de la Cour du banc du roi :

« Mr. le Juge de Bonne objecta au préambule, qu'il disoit, donneroit lieu à croire que l'esclavage a pu exister dans ce pays, ou qu'il existoit actuellement. [...] Il dit qu'il n'objectoit pas au principe du Bill; qui ne s'étendoit que pour faire des reglemens pour des esclaves qui pourroit [sic] y être amenés en passant : il le trouvoit bon; il ne vouloit pas que le pays devint le refuge des esclaves, et il eseroit que le comité formeroit le Bill de maniere qu'il ne fut jamais cru qu'il put y avoir des esclaves en Canada. » Décidément, il était temps que cesse cet esclavage « inexistant » qui depuis deux siècles avait encarcené quelque 4 000 personnes, Noirs et Autochtones, et occupé les tribunaux à maintes reprises. Le Bill meurt au feuilleton. Amen. Jamais plus on ne proposera de soutenir l'esclavage, ne serait-ce qu'en guise « d'accommodation raisonnable » pour les étrangers de passage. C'est la révolution la plus importante que le Québec

ait jamais (mé)connue. La plus tranquille aussi.

Frank Mackey est journaliste à la retraite, chercheur indépendant en histoire, auteur de deux livres sur les Noirs de Montréal au XVIII^e et XIX^e siècles.

Pour en savoir plus :

Arnaud Bessière. *La contribution des Noirs au Québec : quatre siècles d'une histoire partagée*. Québec, Les Publications du Québec, 2012.

Marcel Trudel. *Deux siècles d'esclavage au Québec*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2004. Comprend un disque compact contenant le *Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires au Canada français*, édition originale de 1990. Hurtubise a publié une édition revue et corrigée sur papier du *Dictionnaire* en 1994.

Frank Mackey. *L'esclavage et les Noirs à Montréal, 1760-1840*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2013.

Renée Gauthier. *Ces Robertson dit Robinson*. Publié par l'auteure, Pointe-des-Cascades, 2003.



Onésiphore-Ernest Talbot, vers 1910. Il a été député fédéral de Bellechasse de 1896 à 1911, sous Wilfrid Laurier. (BANQ, Québec, Fonds J.E. Livernois Ltée, P560, S2, D1, P1300).